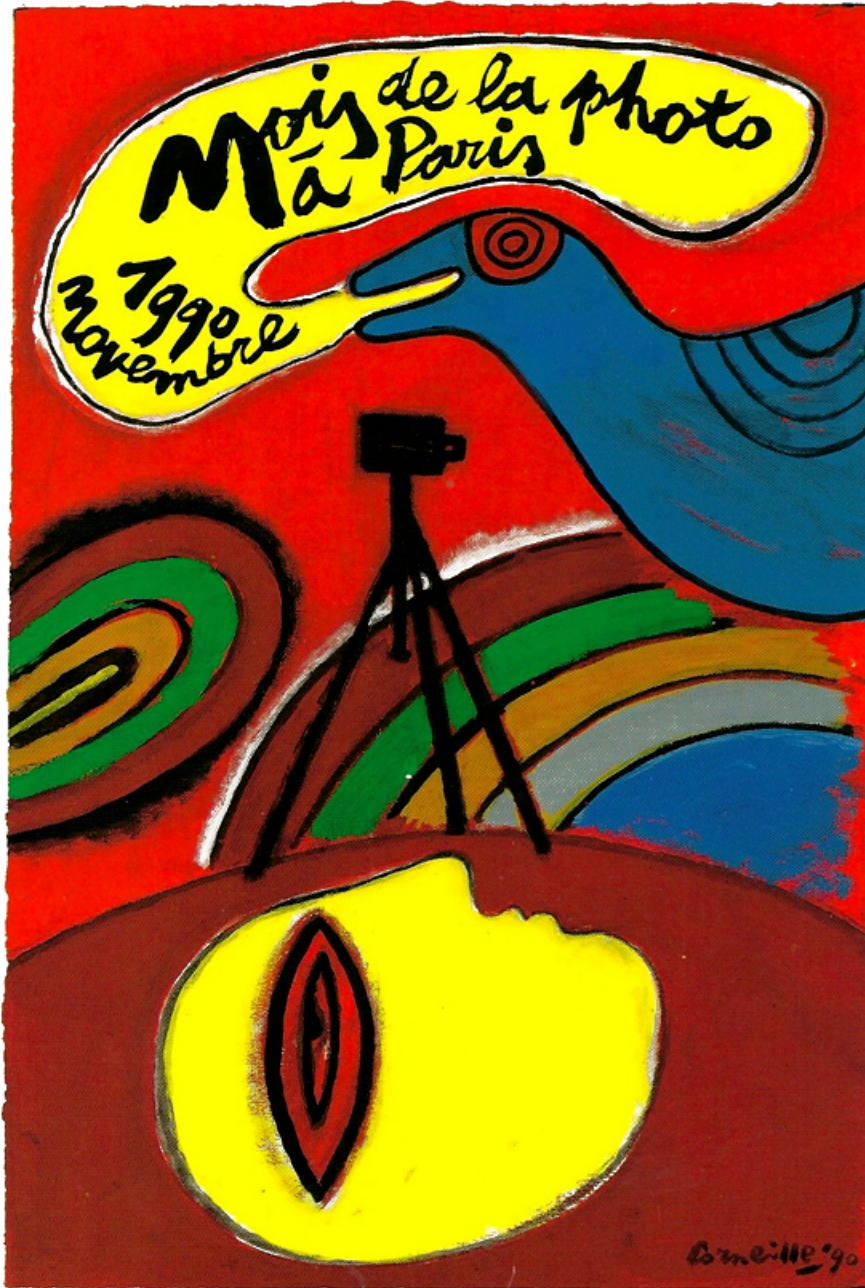


MAIRIE DE PARIS



C A T A L O G U E  
G É N É R A L

# “RIEN QUE LA CHOSE EXORBITEE...”

GALERIE MICHELE CHOMETTE

AUTOUR DE  
ROLAND  
BARTHES

NANCY BURSON, CLEGG AND GUTTMANN, PASCAL CONVERT, NOËLLE HOËPPE, ALLAN MCCOLLUM, LAURIE SIMMONS, HERVÉ RABOT, JAMES WELLING

*Entouré de ces photographies, je ne pouvais plus me consoler des vers de Rilke : « Aussi doux que le souvenir, les mimosas baignent la chambre : la Photo ne “baigne” pas la chambre : point d’odeur, point de musique, rien que la chose exorbitee. La photographie est violente : non parce qu’elle montre des violences, mais parce qu’à chaque fois elle emplit de force la vue, et parce qu’en elle rien ne peut se refuser, ni se transformer... » (Roland Barthes, La Chambre Claire)*

Dans cette exposition, il ne sera pas question des photographies qu’aimait Barthes, ou de celles qu’il aurait pu aimer. Il ne s’agira pas non plus de coller à une théorie, en l’illustrant tant bien que mal, ce qui serait à la fois un mauvais usage des œuvres, et indigne d’une pensée toujours très mouvante (et sur ce sujet peut-être encore plus que sur d’autres). Il y eut plutôt, au fil de divers travaux, articles, conférences, etc., l’idée récurrente qu’une des caractéristiques de la photographie contemporaine est un *rapport extrême à son objet*: extrême proximité, extrême agrandissement, extrême netteté, extrême distorsion, etc. Et en relisant un jour un passage un peu oublié de *La Chambre Claire* (celui qui est cité en exergue), il me sembla que la grande question barthésienne, celle de la présence et du regard qui peut être porté sur elle, formulée dès 1953 dans un des premiers écrits de Barthes, trouvait là une expression ultime et toujours insatisfaite. J’y vis donc invitation et prétexte à la pousser un peu plus loin, en confrontant quelques versions contemporaines de ce rapport complexe de la photographie à son objet.

Les sept artistes présentés interrogent chacun selon sa logique propre le dispositif photographique comme « chose représentante » (selon le mot de W.B. Michaels). Certains le font en maintenant un lien plus ou moins ténu avec la représentation de la personne humaine (le « portrait »), d’autres en s’en détournant au bénéfice de l’objet ou de la seule surface photographique. Clegg et Guttmann, dans leurs portraits de groupe qui se réfèrent à l’histoire de la peinture classique, mettent en évidence les manières dont le pouvoir se met en scène et se représente (et cela jusque dans la place assignée au spectateur). Nancy Burson et McCollum-Simmons font du visage non plus un état idéalisé et constant d’un sujet, mais un processus, une mutation ou une dissolution qui ouvrent sur des espaces indéterminés et inquiétants. Noëlle Hoëppe saisit, avec ses modèles, non pas une anecdote mais une qualité, un affect, un degré d’intensité, une érotique du sujet en proie à quelque chose qui l’excède. Hervé Rabot dépouille ses « paysages » de toute rhétorique picturale pour en faire des formes fractales, des « flammes » abstraites dans lesquelles bouillonne pourtant l’énergie d’une matière. James Welling, lui, interroge systématiquement à travers différentes séries, la nature même de la surface et de la saisie photographiques, entre le réalisme auquel elle est historiquement associée, et l’abstraction qui constitue la véritable rupture artistique de la modernité. Pascal Convert, enfin, en transposant des relevés et empreintes d’un lieu particulier à une surface d’accueil (verre ou marmorite) met en évidence le pouvoir de retournement de la photographie, cette machine à transférer des apparences et des énergies dont le domaine véritable est peut-être davantage celui de la pensée ou de l’affect que d’un *support* particulier.

REGIS DURAND

Exposition réalisée avec la participation des laboratoires Fidia-France.

Un catalogue est édité à l’occasion de cette exposition par les éditions Marval avec le concours de Paris Audiovisuel.

COMMISSAIRE  
DE  
L’EXPOSITION :  
Régis Durand